



Les Fleurs de la Couronne

par Jean-Pierre Planque

Le 13 octobre 1948, par un après-midi frileux, l'ambulance s'arrêta en silence devant le domicile de Douglas Ink. C'était un pavillon minable avec jardin dans la banlieue ouest de Londres. Des bourrasques de vent balayaient les feuilles mortes devant l'entrée et l'on ressentait un étrange malaise en s'approchant de la maison. Mais peut-être était-ce le chagrin de la femme qui vint ouvrir aux infirmiers.

Douglas vivait là, depuis 1930 avec sa femme Lenny et son chien asthmatique parvenu à un âge très respectable. Il aurait volontiers terminé ses jours entre un boulot de secrétaire zélé et besogneux dans les bureaux de la « Jackson Cool Compagny » et ses travaux de botaniste dans le fond du jardin. Ah, ses chères plantes ! Douglas leur avait aménagé un petit nid bien chaud.

On le voyait furtif, dès son retour du bureau, pénétrer dans la serre sous le grand acacia. Il y restait des heures entières, entretenant de mystérieux dialogues avec les belles laloffées aux fleurs si délicates, que le moindre souffle les eût à jamais ternies.

Il devait toujours s'arracher de mauvaise grâce à sa muette contemplation pour aller engloutir en toute hâte un très frugal repas. Puis il y retournait en tremblant, les narines frémissantes, le cœur battant d'une excitation mystiquement sourde et presque douloureuse, pour reprendre sa rêverie.

Elles semblaient l'appeler, lui chuchoter d'étranges paroles quand la nuit se peuplait d'invisibles présences.

Les vibrations montent lentement dans son âme ; elles lui parlent de mondes fabuleux où tout est possible, où seuls règnent l'amour et la grâce des parfums éclatés. Quand il avait six ans, son père lui racontait des histoires merveilleuses de lutins et de fées...

Il est la sève-sang dans les fleurs qui palpitent, se déforment et l'entraînent. Il retrouve le rude contact du pantalon du père sur ses cuisses nues...

Il éclate, il n'est plus rien, un nuage de mille particules dérivant au gré de ses pensées-lumières qui se bousculent dans son cerveau. Douglas n'a plus de cerveau, il est parti trop loin, et sans laisser d'adresse !

Son père les lui avait léguées sur son lit de mort ; il avait attendu l'avant-dernier soupir pour confier à Douglas son bien le plus précieux. Ces plantes, pour lesquelles il eût sans hésiter donné sa vie, avaient été sa seule raison de vivre.

« Ne les arrose que les soirs de pleine lune lorsque Venus est en Taureau, lui avait-il dit. Quelques gouttes de pluie, et fais bien attention à la température ! Donne-leur deux graines de Muscaria à l'équinoxe de printemps. Elles te seront reconnaissantes. Approche... »

Douglas s'était penché. Collant une oreille attentive contre les lèvres brûlantes du vieillard, il avait patiemment écouté alors que son père donnait tous les signes d'une fatale agitation. Le pauvre homme était mort de faiblesse et Douglas avait hérité des fleurs pour Lenny, maléfiques.

Les allées et venues de Douglas entre la serre et la maison devinrent pour elle un supplice qu'elle supporta longtemps. Douglas était muet. Il n'y avait plus dans son comportement le moindre geste d'attention. La nuit, elle l'attendait dans leur grand lit de chêne avec pour toute compagnie leur vieux chien Bob dormant dans la chaleur. Puis elle sentait le corps froid de Douglas qui se glissait en silence dans la moiteur des draps. Lenny n'attendait plus, palpitante de fièvre, les caresses maladroitement des premières nuits d'amour...

Douglas dormait déjà d'un lourd sommeil, ronflant comme un steamer dans le port de Southend. Les premiers mois de leur mariage avaient été miraculeux, et puis la mort du vieux père Ink, la serre construite en toute hâte dans le fond du jardin, les allées et venues, quelques banalités échangées pendant le repas du soir toujours rapidement expédié...

Une nuit, grelottant de froid dans son peignoir de laine, elle l'avait attendu contre le tronc nu de l'acacia, transie. Douglas avait fermé la porte avec soin, puis il s'était tourné vers elle. Baigné par la clarté lunaire, il ressemblait à un fantôme fatigué au-delà du possible. On l'aurait dit à jamais égaré dans un rêve inaccessible.

Des êtres au visage d'ange le prennent par la main. Traversant avec eux des rivières de diamant, il se transforme en goutte d'eau ou en poisson d'argent avec des

yeux énormes comme des soucoupes volantes. Il devient un oiseau au plumage chatoyant envoyé par les anges et planant au-dessus d'une ville avec des rues qui montent vers le ciel. Il porte dans son bec la perle scintillante dont l'éclat illumine un esprit dans le monde des hommes tous les 7000 ans et doit, sans se tromper, suivre l'arc-en-ciel dans les couleurs de sang...

Quand il la vit toute proche, il se mit à trembler et lui jeta un regard plein de haine. Lenny avait éclaté en sanglots, mais c'était inutile, il lui avait tourné le dos et s'était dirigé en titubant dans l'ombre du chemin, vers leur grand lit glacé.

Ces maudites fleurs, elle les tuerait ! Ensuite, tout irait mieux. Le cœur de Douglas était si fragile qu'elle l'avait vu pleurer au vol d'un papillon. Peut-être l'oublierait-elle dans les bras d'un amant.

L'idée fit son chemin. Elle était encore belle et, en s'y prenant bien, peut-être trouverait-elle quelqu'un de tout à fait convenable...

Les infirmiers ne s'attardèrent pas au chevet de Douglas. Le cœur avait cédé. Il était déjà froid. « Plus froid que jamais » pensa Lenny en enfouissant son visage dans un mouchoir de soie.

Il y avait dans la chambre un parfum étrange flottant autour du mort au visage douloureux. Lenny sentait quelque chose de vaguement menaçant. Était-ce le remord ou quelque peur morbide qui imprégnait chaque pensée d'un vertige, chaque geste d'un tremblement ? Ces impressions fugaces avaient comme un parfum tenace de fleurs mortes de froid dans un jardin de honte.

Les infirmiers la laissèrent à son maigre chagrin après les condoléances d'usage prononcées à mi-voix.

Reposant sous le drap qu'elle a tiré avec pudeur, le grand corps de Douglas évoque dans son esprit quelque mur écroulé, quelque porte béante aux folles nuits de l'amour typiquement anglais. Elle écoute la voiture qui s'éloigne à grands cris de sirène alors que loin, très loin dans le fond du jardin, claque une porte au cadenas fracassé.

Paru dans le supplément du quotidien « *La Montagne* », du 15/01/1994